



Bulletin des Chemins de Mémoire Sociale

Le Pigeon

Voyageur

N° 30 - novembre 2025

AU SOMMAIRE

AG CMS 2024
MEUNG-sur-LOIRE

Chemin
Gaston COUTÉ



DOUARNENEZ

Dans les pas
des
Penn Sardin
et
leur Grève de 1924

Le quartier du ROSMEUR



Chemin de DIEULEFIT

"À Dieulefit,
nul n'est étranger"



SOMMAIRE

VIE DE L'ASSOCIATION		CULTURE	
4	Genèse : Il y eut un soir Il y eut un matin Didier Cochet	23	Petite Bibliographie Sardinière René Delalande
36	20 ans sur une seule page ? Michel Moati	HOMMAGE	
ÉCHOS DES CHEMINS		14	Ronan Bourdon Jean Moalic
6	Gaston Couté Meung sur Loire Michel Moati	CHANSONS	
12	Gaston Couté Morceaux choisis René Delalande Michel Moati	25	Tout sur les sardines Chanson composée par Anne-Marie Kervinio Gérard Diguët
13	Gaston Couté, Hommage en « patois » Michel Moati	35	Hymne à Dieulefit 2025 Chanson composée par Anne-Marie Kervinio Gérard Diguët
15	Douarnenez : Les cent ans de la lutte des sardinières René Delalande	Ont participé à ce numéro : <i>Cécile Arcadias</i> <i>Chris Boissin</i> <i>Chantal Bouguennec</i> <i>Didier Cochet</i> <i>René Delalande</i> <i>Pierre Gougeau</i> <i>Martine Laganier</i> <i>Jean Moalic</i> <i>Michel Moati</i> <i>Chantal Péroche</i> <i>Martine Thomas-Rousset</i>	
19	Douarnenez: Le quartier du Rosmeur René Delalande		
23	Pemp real : ça fait combien en euros ? Chris Boissin		
24	Dans le chœur des Douarnenistes Chantal Bouguennec Chris Boissin		
26	Dieulefit Terre de Fées Chantal Péroche		
30	Libres Enfants de Beauvallon Martine Thomas-Rousset	PROJET Dernière minute Un Chemin pour 2026 : Briançon, les Migrants. Claude Garnier, Gérard Tuscher, aidés par Sylvie Carcedo Prévu du 7 au 14 juin 2026, il sera présenté à L'AG du 15 novembre 2025	
34	Le Nom sur le Mur Cécile Arcadias Chantal Bouguennec Chris Boissin		

Crédit Photos Agence Presse CMS : Barbara A., Sylviane B., Chris B., René D., Pierre G., Michel M., Pezzati R., et tous les autres ...



Chers amis

Voici votre numéro 30 !

Notre Pigeon a pris maintenant un rythme annuel, qui témoigne de nos avancées en âge, mais va vous trouver encore vifs et clairvoyants c'est sûr !

Car entre deux parutions, de quoi nous nourrissons-nous ?

De luttes passées qui nous irriguent encore ...
comme celle des sardinières, victorieuses en 1924, honorées magistralement à Douarnenez l'automne dernier
ou comme celle des habitants de Plogoff, qu'une douzième marche annuelle commémorative est encore venue saluer cette année avec une poignée d'entre nous et bien d'autres !

Notre Pigeon se fait aussi l'écho de découvertes totales, comme celle de l'Ecole de Beauvallon et de Dieulefit, carrefour de solidarités, au printemps dernier.

Deux grands Chemins !

Que nous manque-t-il alors ?

Un récit anniversaire de nos 20 ans, que seul le texte de Didier raconte et salue. Le Pigeon proteste contre cette disette ! Peut-être ne sommes-nous pas doués pour nous commémorer nous-mêmes ?
Un espoir, celui d'avoir néanmoins laissé des traces fécondes là où nous avons cheminé.

Que nous manque-t-il encore ?

Quelques coups de cœur ou coups de gueule ?
Le frémissement de quelque chemin en gestation ?
Des éclats de lumière pour survivre dans ce monde cynique et fou ?

VOUS ! Les amis !

Les membres du Collectif de Rédaction : Martine Laganier
Martine Thomas- Rousset
Michel Moati
Pierre Gougeau
René Delalande

A l'occasion du vingtième anniversaire de Chemins de Mémoire sociale :

Genèse : Il y eut un soir Il y eut un matin...Gen. 1.10-02

Un mercredi de l'automne 2002, à l'occasion d'une expédition familiale à Reims, l'auteur de ces lignes projette d'aller voir ce plateau de Craonne qu'il chante depuis quelques lustres avec ses élèves, lorsqu'en CM2 ils étudient la Première Guerre mondiale.

Arrivé en milieu d'après-midi par Pontavert, le plateau apparaît dans sa majesté. Il est là devant moi. Moment d'émotion. Garé devant la mairie, imposante pour ce petit village, je monte sur le plateau. Vingt et un ans après, je ne sais plus par quel chemin.



De là-haut, découverte du paisible et beau paysage, Reims au fond là-bas, le village au pied, une petite colline boisée que je ne sais encore appeler Beaumarais, panneaux d'explication, chemin le long de la crête jusqu'au monument d'Haïm Kern : "*Ils n'ont pas choisi leur sépulture*". En contrebas, le long de la route, table d'orientation et histoire de cette désastreuse et meurtrière offensive Nivelle d'avril 1917. Aujourd'hui le paysage est en paix. Beau et silencieux.



Redescendu sur la place, je remarque que la mairie est ouverte. Dans le hall, à droite, une photo du maire Noël

Genteur, qui remet le 5 novembre 1998, au Premier ministre Lionel Jospin, l'écharpe d'un poilu. A gauche, trois drapeaux : un français, un basque et un suédois. Interrogation. En face, un escalier monumental mène à l'étage.



Sur le palier gauche, une énorme maquette du champ de bataille napoléonien de Craonne mars 1814. A droite, une maquette de même taille de l'offensive Nivelle, à Craonne et autour, d'avril 1917. La salle des fêtes est très troisième République. Estrade au fond, rideaux rouges, drapeau français. Une vieille affiche date du centenaire de la première bataille. 1814 - 1914 ! Je ne garderai pas ça pour moi.



Dans le hall, le secrétaire de mairie s'étonne de ma présence. Je lui dis que l'instituteur de Champigny que je suis est heureux de la découverte de ces

lieux historiques et que je ferai assurément partager ma découverte. Il suggère de m'en ouvrir au maire par courrier si quelque chose s'organise.

Le lendemain matin, service de cours. Je raconte tout ça à mes deux collègues et amis, Marc Alizon et Philippe Barre. Décidément, il faut qu'on s'organise et qu'on y aille ! Et pas les mains vides.



Au cours de l'hiver, un récital de chansons pour et contre 1870-1914 se prépare avec la complicité de Bernard Dion, Jean-Claude Perron, Vincent Collomb et Sylvie Saint-Jours. Au fur et à mesure que les travaux de préparation avancent, le maire en est informé. Il semble devenir de plus en plus réceptif. Amis, familles, collègues sont invités à se joindre. Date est prise pour les 26 et 27 avril 2003.



On sera trente-huit ! Belle soirée publique chantée le samedi dans la salle des fêtes au milieu d'une riche

exposition de documents accrochés aux murs.



On ne pourra arpenter le lendemain tout le parcours du Poilu, le maire agriculteur s'étant déclaré trop pris.

On reviendra en septembre pour la piqûre de rappel. Il nous sera demandé alors de nous constituer en association pour appuyer les démarches du maire pour la reconnaissance mémorielle du Chemin des Dames à laquelle il œuvre.

L'assemblée générale constitutive organisée à Craonne le 9 novembre 2003, n'ayant pu finaliser ses travaux, ce sera chose faite le samedi 13 décembre de la même année à Champigny. Chemins de Mémoire sociale prenait son envol.



*Batz-sur-Mer,
le vendredi 10 novembre 2023,
fête des Léon.*

Didier Cochet,

CHEMIN DE MEMOIRE GASTON COUTÉ.

12 ET 13 OCTOBRE 2024.

MEUNG SUR LOIRE. (Première partie)

Joyeuses retrouvailles chez Gaston

Nous voilà tous réunis en ce beau samedi matin 12 octobre 2024 dans l'entrée de l'Espace Culturel La Monnaie, qui abrite le Musée Municipal d'Histoire de Meung-sur-Loire. Une sculpture attire d'emblée les regards. Elle figure un meunier beauceron tirant un âne porteur de sacs de farine. Tout un symbole pour la Ville qui ravitailla Orléans assiégé par les Anglais pendant la Guerre de cent ans.



Une fois au chaud, nous sommes un peu serrés mais le lieu est chaleureux, tout comme Madame la Conservatrice qui nous y reçoit. Les sourires montrent la joie de nous retrouver réunis pour ce Chemin qui a mis du temps à faire son chemin, mais qui finalement se réalise. S'offrent à nos regards des publications diverses, un coin boutique ...

Derrière nous, une vieille porte en bois paraît lourde d'histoire. François Villon fut emprisonné au Château. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement spirituel entre ce François et ce Gaston comme l'a souligné une récente exposition, qui incluait également un certain Georges (Brassens) dans la « bande » !



Tout à côté en bonne place, un grand portrait de celui pour qui nous avons fait spécialement le déplacement : Gaston Couté, l'Enfant du Pays né à Beaugency, non loin de là.

Une courte vie racontée d'une seule pièce

Après quelques consignes d'usage, la Conservatrice nous introduit dans une pièce, aile du bâtiment frontal. C'était autrefois la salle de classe de Gaston Couté quand l'édifice était École Communale des Garçons. Elle met l'accent sur le côté chenapan d'un enfant déjà plutôt rebelle et avec la langue pas dans sa poche. Le maître d'école en fit les frais de façon notoire. Gaston y était un élève peu studieux et manquant d'assiduité. Il le reconnaît lui-même :

*L'matin est joli coumm' trent'-six sou-
rires,*

*Le soleil est doux coumm' les yeux des
bêtes...*

*La vie ouvre aux p'tiots son grand liv'
sans lett'es*

*Oùsqu'on peut apprend' sans la peïn' de
lire :*

*Ah ! Les pauv's ch'tiots liv's que ceuss'
des malettes !*

C'est donc à Meung-sur-Loire que Gaston Couté passe son plus jeune âge. Son père vient de s'installer en tant que meunier au Moulin de Clan, avec son

gendre Emmanuel Troulet, futur maire, sur les Mauves. Dès 16 ans il décide de monter à Paris pour faire connaître ses chansons et ses poèmes. Sur le quai de la gare de Meung-sur-Loire son père lui donne 100 francs en lui annonçant qu'il n'aura plus rien mais que son retour sera toujours bien accueilli...

*De mon pays blanc et tranquille
Quand je suis parti « dérivé »
Par le vent soufflant dans la ville,
Mes vieux et ma mie ont pleuré
Pourtant jusqu'au train en partance
M'ont accompagné tous les trois
Et m'ont souhaité bonne chance
En patois.*

À Montmartre il remporte un réel succès dans plusieurs cabarets de la Butte ...

À la suite de cette brève mais essentielle présentation, notre guide nous invite à déambuler par nous-mêmes entre les vitrines, cadres, affichages et autres présentoirs. C'est impressionnant de découvrir tout ce qui est rassemblé ici dans un petit espace de quelques dizaines de mètres carrés.



La bâtisse entièrement rénovée en 2004 a gardé cependant son cachet d'antan comme l'atteste un beau plafond à poutres apparentes. Fidèle à notre grand principe d'arpentage, nous sommes bel et bien sur un Lieu de Mémoire ! Malgré sa préférence pour l'école buissonnière, nous croisons, quelques 100 ans après lui, les pas du jeune Couté ! On éprouve un sentiment de respect et

d'inachevé devant tous ces objets témoins de la vie singulière de ce personnage hors du commun mort à 30 ans.

De l'eau à mon moulin

Après un pique-nique partagé dans la confortable salle de réunion mise gracieusement à notre disposition par la Municipalité, nous partons en randonnée à travers la ville. Nous sommes guidés par Raymond et l'association des amis de Gaston Couté.

Nos premiers pas nous font passer par la rue Saint Jean. Beaucoup d'écoles se trouvent dans ce quartier : Collège Gaston Couté, École Jehan de Meung, Collège La Maîtrise ... Nous arrivons à une maison portant une plaque qui attire notre attention. Notre guide nous explique que durant plusieurs années, le peintre Ingres (et son célèbre violon) y ont séjourné.

À peine plus loin, passant par la rue Jehan de Meung, nous découvrons le caractère marquant de la ville : l'omniprésence de l'eau. C'est à croire que les maisons sont construites au-dessus de l'eau. On la voit longer des murs, puis subitement disparaître et ressurgir plus loin. Parfois des petites passerelles sont nécessaires pour relier la chaussée à la porte d'entrée. Ce sont des anciens moulins. On a pu en compter jusqu'à vingt-neuf à Meung !



Toute cette eau, vient des Mauves, d'anciens marécages, que des moines, ont drainés dans les années 500. Les terres récupérées permirent d'intensifier les cultures céréalières et viticoles de la région, tout en fournissant une énergie étonnamment régulière aux moulins à grains, à papier, à tan et même ... à poudre à canon !

L'aménagement relativement récent du haut de la rue des Tanneries est apprécié par beaucoup de Magdunois, quoique controversé par d'autres... Un autre grief à ce lieu est qu'il connut une pollution consécutive à la dégradation de vieux transformateurs électriques entassés à proximité. On ne savait pas traiter ces résidus à l'époque.

Nous retournons par la porte d'Amont qui faisait partie des fortifications entourant la ville. Elles servaient à se protéger des envahisseurs, surtout les Normands et des Vikings qui remontaient la Loire. La



cloche est toujours là, même si elle ne sert plus à alerter en cas d'attaque ! Il existait 5 portes comme celle-ci. La porte d'Amont a une horloge un peu spéciale. L'artisan qui en a réalisé le cadran a tracé 6 graduations aux « 5 dernières minutes » de l'heure.

La rue descend gentiment vers le vieux bourg avec de vieilles maisons, une magnifique devanture en bois sculpté montrant un dauphin couronné et deux

vieux métiers : l'alchimiste et le tonnelier, de remarquables fenêtres renaissance à meneaux en pierre ouvragée. Pour échapper à l'impôt sur les portes et fenêtres institué en 1798 de magnifiques meneaux ont hélas été détruits par leurs propriétaires.



Sur notre gauche une ruelle conduit à l'esplanade du Château, dite place du Martroi et à la collégiale St Liphard. Ce saint-homme aurait enfermé sous le Château le serpent-dragon qui menaçait la ville ... Pendant longtemps le Château a été la résidence de campagne des évêques d'Orléans. C'est maintenant une propriété privée mais que l'on peut visiter.

Comme dit plus haut, François Villon, poète provocateur à la fois artiste et brigand, a été condamné aux oubliettes, par l'évêque d'Orléans et emprisonné au château de Meung. Il fut finalement



libéré après le passage du roi Louis XI dans la ville, le 2 octobre 1461. Il a écrit quelques vers sur son passage en prison en vieux français s'adressant à l'évêque d'Orléans.

*L'an soixante et ung,
Lors que le roy me delivra
De la dure prison de Mehun
Et que vie me recouvra,
Dont suis, tant que mon cueur vivra,
Tenu vers luy m'usmilier,
Ce que feray jusques il mourra :
Bienfait ne se doit oublier.*

Nous passons sur le côté de la Halle où se tiendra demain dimanche le grand marché et poursuivons jusqu'au Quai du Mail.



Nous sommes en vue de la statue de Gaston Couté qui nous regarde lui aussi, face au grand pont sur la Loire.



Buste de Gaston Couté par Edmond Morignot

Pour terminer cette agréable et instructive déambulation, nos amis beaucerons nous chantent avec conviction et *a capella* quelques airs de leur répertoire, un dont nous relançons avec eux la ritournelle :

*Il faut qu' tout l' monde mange ici-bas,
C'est-y pas vrai ? C'est-y pas vrai ?*



Mais avant de passer à table, notre assemblée générale nous attend en salle municipale !



Michel Moati

CHEMIN DE MEMOIRE GASTON COUTÉ.

12 ET 13 OCTOBRE 2024.

MEUNG SUR LOIRE. (Seconde partie)

Magnifique soirée d'après AG



Nos Musiciens-Chanteurs Gérard, Éric, Alain et Stéphane nous ont régallés (et pourtant nous avons bien dîné d'un délicieux Parmentier !) en interprétant les chansons du beau carnet de chants préparé par Chris. Leur prestation a été remarquable. Nous avons tenté de les accompagner vocalement, mais sans répétition préalable difficile de les suivre, d'autant plus que les textes en patois augmentaient la difficulté d'élocution. Entre le patois beauceron et le breton douarneniste que de couleurs enjolivent nos chemins !



Raymond et les représentants de l'association des amis de Gaston Couté nous ont également enchantés avec d'autres chansons, poèmes, anecdotes Le conteur nous a subjugués au point de trouver sa partie trop courte ...

Bien que pas toujours facile à saisir, ces textes dits spontanément nous parlent par leur sincérité et une révolte à la fois résignée et combattante. Ce patois loin de dénaturer la langue, l'enrichit d'un vocabulaire évocateur et de tournures aussi savoureuses que touchantes.



Après une bonne nuit de sommeil dans nos hébergements respectifs, nous nous retrouvons à la salle pour la suite du programme qui comporte deux options : randonnée ligérienne ou visite d'un moulin.

Sur la tombe de Gaston Couté



Nos pas nous conduisent au cimetière que nous traversons pour gagner la tombe où repose Gaston Couté. C'est un caveau familial, d'autres noms sont gravés à côté de celui de Gaston sur les deux plaques de marbre noir qui recouvrent le devant de la pierre tombale.

Sa blancheur est un peu masquée par des mousses éparses. Une croix de fer plantée derrière. Pas de fleurs. Quelques galets

alignés sur la tombe, dont, un marqué d'un « Merci » à l'encre estompée par le temps. Cette sépulture et l'évocation des autres défunts qui s'y trouvent conduisent notre guide à nous révéler d'autres traits de la vie de Gaston Couté.

À cela s'ajoute la proximité de la tombe voisine



où sont enterrés des collatéraux familiaux avec certains desquels Gaston Couté entretenait des relations plutôt tendues, voire méprisantes, lui le « gars qu'a mal tourné », mais qui en tirait fierté !

Randonnée ligérienne

Sortis du cimetière nous descendons vers la Loire par la rue Saint-Pierre. Là se trouve le Relais Louis XI, roi de France qui visita la ville et y dormit ... ou pas ! Une plaque sur le mur remémore la prise aux Anglais du pont de Meung par Jeanne d'Arc, dite la Pucelle, le 15 juin 1429.



Nous sommes en effet juste dans l'axe des vestiges du vieux pont. Après quelques

dernières maisons, portant des marques de crues historiques, les rives de la Loire deviennent quasi-sauvages. Nous entrons sur le sentier historique de la vallée des Rois.

Du « côté terres » le chemin ne fait que longer de longs et hauts murs, juste percés de quelques portillons. Du « côté fleuve », une végétation naturelle dense abrite une grande biodiversité : oiseaux, insectes, castors, couleuvres ...). Une riche flore (saulaie) s'y développe.

Un bornage nous arrête. Deux types de bornes



cohabitent. Elles donnent des indications différentes suivant leur forme, cylindriques ou carrées. La distance inscrite est mesurée depuis Orléans.

Depuis la canalisation des Mauves, la région bénéficie d'un régime hydrographique parfaitement régulé sur toute l'année. Cependant les dernières fortes précipitations ont rendu le terrain momentanément difficile à pratiquer et l'itinéraire de la balade a dû être adapté.

Sur le départ ... déjà !

C'est l'heure de l'apéro, et du repas, des remerciements à tous nos nouveaux amis Beaucerons, des signatures de cartes postales, de la prise de la traditionnelle photo de groupe ... quelques temps pour régler certaines questions sur l'intendance du Chemin imminent de Douarnenez ... temps des embrassades, des *Au revoir* et à *bientôt*, dans la joie d'avoir vécu un moment associatif et amical mémorable.

Michel Moati

Après ce chemin, que me restera-t-il de Gaston Couté ?

Gaston Couté un être authentique, amoureux de sa Beauce natale, fidèle à son patois, érigeant au sommet du sacré le travail des hommes et la générosité de la nature jusqu'à en faire sa religion. Sensible et malheureux à la misère humaine. Détenteur d'un style mordant et sévère aussi avec lui-même, mais juste et poétique, il nous renvoie avec une féroce tendresse les travers du monde qu'il perçoit avec une lucidité, parfois d'apparence candide et auto-dérisoire, parfois violente et provocatrice à se faire détester.



Dans mon pays, dès ma naissance
Les premiers mots que j'entendis
Au travers de mon « innocence »
Semblait venir du paradis
C'était ma mère toute heureuse
Qui me fredonnait, à mi-voix, une berceuse
En patois.

Moué j'suis resté bête comme eune oie
J'porte la mêm'blous' l'dimanche et l'sam'di
Ça, ça ne m'a jamais v'nu dans la caboche
Ed coller un « De » par devant mon nom...



Hé l'Christ ! T'entends-t-y que j'te cause
Et qu'j'tedis qu'j'ai-z-eun' faim d'voleux
Mais, tu t'en fous, toué, qu'i' fass' frouéd :
T'as l'cul, t'as l'coeur, t'as tout en boués !
L'aut'e, el' vrai Christ ! El'bon j'teux d'sorts
Qu'était si bon qu'il en est môrt,
M'trouvant guerdillant à c'tte place,
M'aurait dit : « Couch' su' ma
paillasse !... »
I'm'aurait dit : « Coup'-toué du pain ! »



Au doux terroir où je suis né
Je reviens pour me prosterner
Devant les miracles
De celle dont les champs sans fin
De notre pain de notre vin
Sont les tabernacles.

Après tout, faut pas tant que j'blague,
Ça m'arrivr'a itou, tout ça :
La vi' c'est eun abr'qu'on élague.
Et j's'rai la branche qu'la Mort coup'ra
On m'empor't'ra dans l'champ d'naviots.



Si nous avons vécu à la même époque et que j'avais eu le bonheur de croiser ta route, je ressens l'étrange besoin que j'aurais eu de me rapprocher de toi et, qui sait, d'avoir le privilège de devenir ton ami de cœur et de pensées.

Michel Moati

Il faut qu'tout l' monde mange ici-bas

*Respectueux hommage patoisant
de Michel pour l'ami Gaston*

Hé l' Pigeon !

À tou'l'temps crier famine,
J'va pas t'faire l'coup d'va chez la voisine !
Eh ben! J'veux apporter d'l'eau à ton moulin.
Mais, l'Pigeon qu'estce'donc tu viou ?
Qu'estce t'attends d'nious ?

À toul'temps d'mander des scribouillures,
Toué, t'es eun' drôle d'oisiau, pour sûr !
Avec tot' tes ploumes, t'as l' bieu rôle.
Au moué, toué, t'as d'quoué écrire,
comme à l'école !

Moué, j'passe tout'moun'année au turbin
J'peux pas être du four et du moulin,
C'est c'qu'rabâche toul'temps mon Vieux,
Du matin jusqu'au souèr, d'la farine
plein les yeux.

Tou m'dit qu'c'est pour nourrir eun canard,
Et qu'après ce s'rait trop tard.

Moué, mes canards i bouff' pas d' papier !
Même si l'moulin d'à couté, c'lui au père
Didier,

L' en sort du blanc, tout blanc, tiens,
Coumm' la farine du mien.

En puis, qu'estce'donc tu viou que
j't'raconte ?

J'crains après d'en avouèr honte !

Quand j'commence à parlotter

J'en voué déjà des prêts à rigoler !

Si j'mets les pieds dans l'plat avec mes gros
sabiots

Pt' être qu' tu trouveras ça bieu,

Mais pt 'être que tu pens'ras,

L'aurait miou fait, c't'houmm-là, d'se taire
sus'c'coup-là ...

Mais coumm' m'dit mon cœur, j' veux
t'donner à becter

Car je sais, moué, c'que c'est qu'jeuner !

Pour avouèr l'ramage bieu comm'l'plumage

T'auras d'mon grain en partage,

Même si c'n'est qu'une lichette,

C'est ben mieux qu'la disette.

Il faut qu'tout l' monde mange ici-bas !

C'est-y pas vrai les gâs ?

Michel Moati

Premier mai



Sur l'air : le temps des cerises



C'est le premier mai. Debout camarades !
Pour les travailleurs, pour les ouvriers,
C'est un jour de fête !

Et tous, aujourd'hui, relevant la tête,
Désertent l'enfer de leurs ateliers ...
C'est le premier mai. Marchons cama-
rades !

Sous le libre azur des cieux printaniers !

C'est le premier mai. Debout camarades !
Esclaves courbés sur les durs travaux
Des grandes usines,
Un peu de fierté monte en nos poitrines
Avec le parfum des lilas nouveaux...
C'est le premier mai, Marchons cama-
rades !
Un grand souffle ardent passe en nos cer-
veaux !

C'est le premier mai. Debout camarades !
Au milieu du ciel, le soleil vainqueur
Luit pour tout le monde :
Hélas ! notre part de clarté blonde
Sert à fabriquer l'or de l'exploiteur ...
C'est le premier mai. Marchons cama-
rades !
Nous avons aussi des droits au bonheur !

C'est le premier mai. Debout camarades !
Par la ville allons, la main dans la main
Et crions justice.
Il est temps qu'un peu d'équité fleurisse
Entends-tu, bourgeois au cœur inhu-
main ?
C'est le premier mai. Marchons cama-
rades !
Et clamons nos droits sur notre chemin !

C'est le premier mai. Debout camarades !
Déjà l'avenir se laisse entrevoir :
Ayons confiance !
Après l'âpre hiver, le printemps s'avance,
Chassant les corbeaux au triste vol noir ...
C'est le premier mai. Marchons cama-
rades !
Les jeunes rameaux sont couleur d'es-
poir !

Tiré de : *La guerre sociale avril 1911*
René Delalande

Hommage à Ronan Bourdon

par Jean MOALIC



*

Le 23 mai dernier disparaissait Ronan Bourdon l'une des figures importantes de la lutte contre le projet de centrale nucléaire à Plogoff de 1974 à 1981.

Alors qu'il venait tout juste de s'installer comme éleveur de moutons à Mahalon, il devint début 1976, le premier président de l'association *Evit Buhez ar C'hab* (Pour la vie du Cap Sizun) pionnière de la lutte antinucléaire de Plogoff.

Il affirmait dans la presse qu'au delà de Plogoff cette lutte s'étendait à l'ensemble du programme nucléaire et militait en faveur d'un développement plus respectueux de la mer et de la nature en général. Le projet qui lui tenait le plus à cœur, en tant qu'éleveur de moutons, était la valorisation par le pâturage de la lande côtière de Feunteun Aod.



C'est ainsi qu'est née l'idée de créer un GFA (Groupe Foncier Agricole) à Plogoff, une société civile propriétaire de terrains sur le site convoité par EDF pour construire une centrale nucléaire. Cette idée, adoptée lors de la lutte contre l'extension d'un camp militaire au Larzac mit du temps à germer, mais finit par se concrétiser en septembre 1978 au moment du choix par EDF de Plogoff. Ronan Bourdon prit la tête du GFA en tant que gérant et proposa tout naturellement d'y installer un élevage ovin.

L'année 1979 connaîtra une mobilisation importante autour de ce GFA : pose de la première pierre de la future bergerie, clôture de l'ensemble du site et, en point d'orgue, l'inauguration le 26 août de la bergerie construite par des bénévoles.

Les portes de cette construction portaient fièrement la devise "l'avenir, c'est notre affaire". En janvier 1980, les gérants Ronan Bourdon et Eugène Perrot, furent condamnés par le tribunal correctionnel à une amende et à l'obligation de détruire le bâtiment d'élevage. Mais, avant le procès, le GFA avait habilement cédé le terrain et la berderie à la commune de Plogoff, échappant ainsi à une lourde astéinte financière. Nullement démonté par sa condamnation, Ronan Bourdon installait le 3 février 1980 un berger sur le site de Feunteun Aod en présence de 20 000 manifestants. On connaît la suite : une enquête publique de six semaines restée dans les mémoires, l'arrivée de moutons du Larzac lors du rassemblement des 24 et 25 mai 1980 à la baie des Trépassés et l'abandon du projet de centrale en 1981.

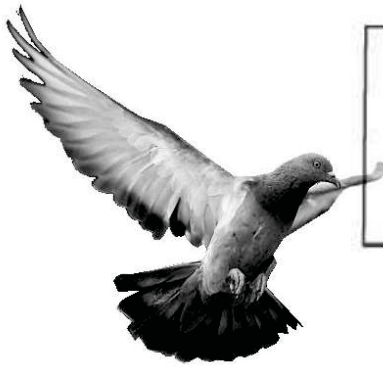
Animé d'une grande force de conviction portée par un argumentaire émaillé de formule Choc, lui le terrien était apprécié par les marins de Plogoff. Co-fondateur en 2014 de l'association *Plogoff Mémoire d'une Lutte*, il gardait vivante la mémoire de ce combat mené il y a près de 50 ans.

À Notre Dame des Landes, entre autres, il livra son témoignage auprès des militants qui luttaient contre le projet d'aéroport. Son engagement ne se limitait pas au combat antinucléaire et, dans ses relations, il démontrait un idéal fraternel et social.

Humaniste dans la lignée d'Albert Camus, il faisait sien cet appel si actuel de l'écrivain lancé en conclusion d'un éditorial de *Combat* paru le 8 août 1945 après le bombardement d'Hiroshima : *"Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix et le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison"*.

* Ronan à l'Ile de Sein, où il nous avait accompagnés lors de notre venue

en 2021 pour les 40 ans de la victoire de la lutte de Plogoff.



Le Pigeon

Chez les Mouettes

DOUARNENEZ - Novembre 2024

"Écoutez l' bruit d' leurs sabots"
Dans les pas des penn sardin



A l'occasion de l'anniversaire des 100 ans de la lutte des sardinières, Arlette Julien, de "Mémoire de la Ville de Douarnenez", Patricia, Françoise et Marie-Pierre nous entraînent dans les pas des sardinières en grève.



Le circuit part de l'usine Carnaud, où démarre la grève le 21 novembre 1924. Cette usine était l'une des trois fabriques de boîtes de conserve à Douarnenez. Cette usine est

gérée en 1924 par Jean-Marie Griffon (1884-1947), un ancien soudeur, fils d'un ouvrier ferblantier qui, lors de la grève fait partie de la commission patronale représentant les usiniers



dans les négociations avec les pouvoirs publics. Dans cette usine travaille une jeune femme de 21 ans, Anna Julien. Elle fera partie du comité de grève et de la délégation qui rencontrera à Paris le ministre du travail Justin Godard.



Dans la deuxième moitié du XIXème siècle, Douarnenez voit la création de nombreuses conserveries. En 1905, une première grève permet aux femmes d'obtenir le paiement à l'heure et non plus au mille de sardines. Fin 1924, près de 2 000 femmes d'usines travaillent dans 23

conserveries.

Les femmes occupent 3 types de postes : Les commises qui sont sur le port attendant le retour des pêcheurs pour acheter aux enchères le poisson. Les ouvrières en charge de l'étêtage et l'étripage des sardines et les contremaîtresses qui encadrent les ouvrières.

Le port de Douarnenez compte près de 500 chaloupes et 5000 marins.

En 1924, ils restent à terre et soutiennent la grève



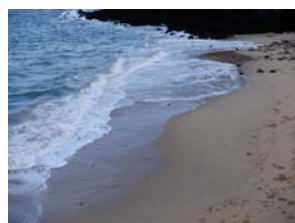
Leur revendication: " PEMP REAL A VO "
(Nous voulons 5 sous)

Le circuit sera ponctué par les œuvres de Marianne Larvol
retrouvez circuit et œuvres sur <https://douarnenez-tourisme.com/decouvrir/balades-et-randonnees/pemp-real-a-vo-parcours-du-centenaire-des-greves-sardinières/>





Les quais



Sous la pluie et dans le vent, face à Tréboul, commune autonome à l'époque, le pont de Tréboul marquait la séparation entre les deux communes. C'est là que se trouve la gare par laquelle transitent les visiteurs venus à Douarnenez pour les circonstances, militants syndicaux et politiques. Si toutes les conserveries de Douarnenez entrent en grève en novembre 1924, celles de Tréboul s'abstiennent.

Lucie COLLIARD, militante féministe, membre du comité directeur du parti communiste, y arrive dès les premiers jours de grève en 1924.

Elle a 47 ans

Elle est étonnée de la dévotion envers

Le Flanchec, elle dit :

« ce n'est pas l'homme qu'il faut applaudir, mais ses idées ! »...

Elle accompagnera les femmes jusqu'à la victoire. Dès 1925 elle a écrit un compte rendu de cette grève intitulé « une belle grève de femmes »...



En suivant les quais, jusqu'à la plage des Dames, l'occasion de rappeler les conserveries installées ici : Lozachmeur, Joseph Chancerelle (exploitée en 1924 par Roussel), Quero. L'usine Clairian en face à Tréboul. Vue sur l'île Tristan où on rappelle la présence d'usines. On repère les maisons des usiniers Chancerelle et Emmanuel Delécluze. L'usine Quero se trouve sur ce boulevard, les bâtiments abritent aujourd'hui des logements sociaux.



Voici **Mme Morvan** membre du comité de grève. Les femmes de Douarnenez sont appelées Penn Sardin. du nom des coiffes qu'elles portent sur la tête.



Hôtel de Ville



Après le débrayage à l'usine Carnaud, les grévistes rejoignent la mairie et obtiennent le soutien de la municipalité communiste et du maire Daniel Le Flanchec.

Pour accompagner le mouvement, Le Flanchec fait appel à des militants du parti communiste et de la CGTU. Parmi les premiers à venir à Douarnenez, Charles Tillon. Création le 25 novembre d'un comité de grève constitué de 15 membres, parmi lesquels deux dirigeants de la CGTU, Maurice Simonin et Lucie Colliard.

Daniel LE FLANCHEC

est maire de Douarnenez de 1924 à 1940. Son engagement et son soutien total à la grève font de lui un véritable « héros » auprès des marins et des femmes d'usines.



Comité de grève avec Charles Tillon et Daniel Le Flanchec.
D. Le Flanchec 4^{ème} en partant de la gauche au 1^{er} rang ; C. Tillon 1^{er} à gauche au 2^{ème} rang.

Joséphine PENCALET

Engagée dans la grève, va marquer l'Histoire en devenant l'une des 7 premières femmes françaises à siéger dans un conseil municipal en mai 1925. Les femmes n'ayant pas encore le droit de vote, son élection est invalidée en décembre 1925.



Charles TILLON,

délégué régional de la CGTU, Il deviendra résistant, maire d'Aubervilliers et ministre de De Gaulle. Il sera avec Le Flanchec l'un des meneurs de la grève des penn sardin.



Le quartier des halles



Lieu des rassemblements, bals et harangues, les militants se succèdent, leurs discours font l'objet de comptes rendus au Préfet qui renvoie l'info au président du conseil et à différents ministres.

Augustine Julien

Dans un face-à-face avec sa grand-mère, Arlette nous explique que sans salaire, la population s'organise pour tenir et subvenir aux besoins de la famille. Augustine Julien ouvrière à l'usine Parmentier, membre du comité de grève, 38 ans au moment des faits, s'occupe de la caisse de solidarité et de l'organisation de la soupe populaire. Augustine s'occupait de la distribution des repas, de la vérification des cartes, de l'attribution selon le nombre de membres dans les familles ... de la quête chez les commerçants, et des négociations avec les paysans environnants.





La Victoire

Mme QUERO



Les patrons d'usines font front commun contre les revendications des grévistes.

Alors que le comité de grève est reçu par le Ministre du Travail, une patronne d'usine, **Mme QUERO** accepte les revendications salariales le 23 décembre 1924.

Après le décès de René Quero en 1923, l'usine appartient à son épouse. Mme Quero marquera l'histoire de la grève en se désolidarisant du syndicat patronal dont elle démissionne le 13 décembre et en acceptant de négocier avec le comité de grève. Un accord est trouvé sur la base d'un salaire horaire pour les ouvrières de 1 F/heure au lieu des 1,25 F demandés.



place Gabriel Péri à l'emplacement du café l'Aurore,

lieu qui marque le dénouement de la grève



Recrutés par le syndicat patronal, des briseurs de grève arrivés de Paris font feu le 1er janvier 1925 au café de l'Aurore. Plusieurs blessés, dont Daniel Le Flanchec, blessé à la gorge, hospitalisé à Quimper. En réaction, l'hôtel de France, situé à deux pas, est mis à sac. Cet hôtel logeait ces hommes et était par ailleurs le lieu où se réunissait le syndicat patronal. La gendarmerie intervient avec le souci de ne pas faire dégénérer la situation.

Les militants communistes et CGTU interviennent également pour calmer le jeu ...

Dès le lendemain, la responsabilité des usiniers dans le recrutement des briseurs de grève est avérée.

Intervention ferme du Préfet qui somme les usiniers d'accepter la négociation. Ils s'accordent sur le tarif proposé par Mme Quéro : 1 F de l'heure !!!

C'est le dénouement,

Le 6 janvier, signature chez le juge de paix, avec les membres du comité de grève.

La plupart des membres du comité de grève étaient des délégués d'usine qui avaient été nommés par acclamation au début de la grève.

On retrouve parmi les signataires : Mme Morvan, ouvrière dans une biscuiterie, Mme Augustine Julien de la conserverie Parmentier, Mlle Anna Julien de l'usine Carnaud, et Alexia Poquet de la conserverie Lozachmeur. Toutes les 4 dans le comité de grève. Ils sont assistés par Lucie Colliard et Maurice Simonin.

La grève se termine le 8 janvier 1925. Elle a duré 46 jours.

Les femmes obtiennent 1F l'heure au lieu des 80 cts, les heures de nuit majorées, la reconnaissance du droit syndical.

Une grève de femmes victorieuse qui rayonnera bien au delà de Douarnenez.

"A toutes les vaillantes, à toutes les audacieuses qui surent entraîner leurs camarades et faire durer la grève jusqu'à la victoire" Lucie Colliard.



Le Pigeon

Voyageur

Chez les Mouettes

DOUARNENEZ - Novembre 2024

LE QUARTIER DU ROSMEUR



Depuis le port, montée à la place du Sémaphore avant la déambulation dans le quartier du Rosmeur autour de la place sous la conduite de l'association du Rosmeur.

Nous remercions tous les intervenants Erwan Moallic, Annick Le Rol, Jacques Bœuf, Alain Vilbrod, Patricia Jain, ainsi que Marie-Pierre et Françoise, de leur accueil .



Le périple est parsemé de panneaux réalisés par l'association remettant l'histoire du quartier et de ses habitants en avant. Ce sera le fil rouge de cet article.

Place du Sémaphore,



une présentation nous est faite par Erwan Moallic.

1- Un quartier populaire



Dans les années 1920 Douarnenez se limitait au centre ville avec 2 pôles : le Rosmeur et le port Rhu.

L'installation des sardineries au XIX ème siècle bouleverse en un temps très court l'aspect du quartier et de Douarnenez :

1 800 habitants en 1821, 12 259 en 1921

Dans le quartier l'urbanisation va se faire au détriment des jardins et pâtures transformant les penn-ti en maisons urbaines. Chaque parcelle est exploitée donnant au Rosmeur sa densité à travers les venelles. Les usines s'entremêlaient aux habitations des marins pêcheurs et des ouvrières d'usine.

2- Un quartier industriel et commercial



Une première conserverie s'installe au Rosmeur en 1860.

En 1924 les usines Poriel, Chemin, Chancerelle, Garres-Pennanros, et Pennamen emploient ici plus de 300 personnes dont une majorité d'ouvrières.

Le Rosmeur abrite également des magasins à marée près du port, de la criée et de la glacière mais aussi des cafés qu'on dit "aussi nombreux dans le quartier que les sardines dans la baie"



Dans les années 1953/1960 les conserveries ferment.

Le Rosmeur peu à peu devient un quartier résidentiel.

3- Des logements surpeuplés et exigus

Une très dense population de pêcheurs, d'ouvriers et leur famille, tient à habiter près des lieux de leur métier.



Dans un tissu de maisons souvent anciennes et enchevêtrées, la majorité des logements ne comprend qu'une seule pièce de 25 à 30 m² où il faut contenir une famille de 5, 6 personnes ou plus. Il est hors de question d'encombrer le plancher, "tout le monde

dehors". On coud, on ramende, on mange, on palabre souvent sur les pas-de-porte. Le Rosmeur est une grande place publique populeuse, grouillante de vie autour des activités du port, de la fréquentation des cafés, des rencontres de tout genre, sans oublier les fêtes, les cérémonies religieuses et les manifestations syndicales.

Un habitant nous ouvre les portes de sa maison.



4- la vie à l'ombre de l'usine



Une quarantaine de personnes logent dans une maison, face à l'usine. Dans la cave on stocke l'huile qui sera versée dans les boîtes. Des tuyaux passaient sous le pavé.

Les femmes et leurs fillettes dès 12 ans gagnent leur poste, possiblement très tôt et peuvent en revenir très tard .



Les hommes et leurs fils moussaillons n'investissent guère les lieux si ce n'est, là-haut sous les toits pour ramender leurs filets.

Douarnenez a aussi ses traboules.

Des flopees d'enfants qui vont et viennent dans les couloirs mais aussi dans les caves qui communiquent entre-elles.

Le contrôle social est présent, les grands veillent sur les petits, les gens âgés ont aussi un œil. Tout se sait tout se raconte.



5- Le dur labeur du petit matin à la tombée de la nuit

L'usine parlons-en !



A l'aube au son de la sirène, les femmes et leur fillettes dès 12 ans passés dévalent têt les rampes et escaliers. L'usine est leur destin et nul ne songe à s'y dérober. Les sabots ferrés des Penn-sardin, jour après jour, étincellent les pavés,

quand à tout heure du jour ou de la nuit retentit la sirène appelant les ouvrières. Les conditions de travail sont le dernier souci des patrons d'usine. L'ordre règne, la hiérarchie est stricte, les sanctions ne sont jamais loin et le plus souvent il faut courber l'échine. On s'épanche assez peu sur le harcèlement que l'on ressent. Les salaires à la tâche sont éhontés.



Les ouvrières n'ont pas leur langue dans leur poche. Elles savent détourner les chants imposés par des contremaîtresses au coup de torchon facile pour éviter le bavardage et donner la cadence. Les riches heureux ont leurs oreilles qui sonnent.

La disette guette au détour d'un poisson qui fait des siennes et peut désertier la baie. La misère n'est jamais lointain souvenir.

Les hommes sont en mer. On guettera leur retour. Il faut tenir, c'est ainsi !



6- L'abri du marin

Installé à Sainte-Marine en 1889, Jacques Thézac prend conscience des rudes conditions de vie des pêcheurs. Il adhère aux idées du catholicisme social et se découvre une vocation de philanthrope. Il fonde l'almanach du marin breton et l'Œuvre des abris du marin (1990).



Une alternative au bistrot

Entre 1900 et 1933 douze abris du marin sont construits, 11 dans le Finistère, 1 dans le Morbihan. L'objectif de leur fondateur est d'éloigner les pêcheurs du péril alcoolique et d'améliorer leur vie matérielle en s'appuyant pour cela sur une



formation morale et professionnelle.

Les abris du marin sont repérables grâce à la couleur rose de leur enduit et caractérisés par leurs fenêtres ogivales. Au rez-de-chaussée une grande salle de jeux et un logement pour la famille du gardien. A l'étage : une bibliothèque et des salles d'étude.



Sous les combles : un dortoir pour les équipages en escale. A l'arrière une cour avec préau abrite le matériel pour le tannage des filets.

Bâti en 1914 à la pointe du Rosmeur, l'abri du marin de Douarnenez a fermé ses portes en 1971. Il est aujourd'hui à vendre.

Monument historique depuis 2007, il est l'œuvre de l'architecte René Darde.

7 –Une salubrité publique déficiente



Malgré les travaux d'extension et d'aménagement de la ville depuis le milieu du XIXème à partir de la place du Bolomig (La croix), l'ancien quartier du Rosmeur garde dans les années 1920, les marques de son développement anarchique passé :
"un village boueux et mal bâti, quelques centaines de maisons se pressant sur le flanc Est de la ville, face à la mer, dans un désordre infini, le long de petites venelles en forte pente."

L'eau est une ressource limitée.

L'hygiène publique est très rudimentaire, ni eau ni électricité dans les maisons. L'eau potable se prend dans divers recipients, soit à la vingtaine de fontaines monumentales réparties dans la ville, soit dans des puits à pompe, ou encore dans les sources près des lavoirs.



Un assainissement quasi inexistant et déficient, de très rares égouts dans la partie basse de la ville. Des fosses d'aisance peu nombreuses, vidées par les paysans pour leurs champs. Les détritux de tout ordre sont amoncelés en certains points du quartier ... Les excréments sont vidés dans les arrières-cours et les jardins, ou encore directement dans le port.

Même si l'intérieur des maisons est d'une propreté irréprochable, ces mauvaises conditions d'hygiène publique favorisent les maladies épidémiques, affaiblissent les organismes : choléra, typhus, variole, diphtérie, tuberculose font des ravages venant se rajouter aux dégâts de l'alcool et aux trop nombreux hommes pérus en mer .



La révolte gronde

Le quartier peut être assez nauséabond. Le bruit incessant, les odeurs fortes qui imprègnent tout. Les filles d'usine peinent à s'en défaire.

Les salaires sont indécents mais il ne viendrait à personne l'idée de revendiquer un salaire égal à travail égal entre hommes et femmes.



Pourtant, bientôt des drapeaux vermillon sont brandis. Des voix prolétaires s'élèvent ici et là. Le communisme pointe le bout de son nez .

L'agitprop fait des émules même chez ceux qui ne manqueraient pour rien au monde la messe du dimanche, malgré ces prêtres qui prêchent la fatalité plutôt que la révolte. Certes la grande guerre a mis les femmes sur le devant mais pour autant la société demeure largement patriarcale .

En novembre 1924 les sardinères se mettent en grève.

René Delalande



Pemp real ça fait combien en euros ? *



« Pemp real a vo ! »,
prononcer «pèm rèl avo»,

le slogan scandé par les grévistes de 1924 a été choisi comme nom par le collectif douarneniste qui a préparé les manifestations du centenaire. Il est tout naturellement devenu le slogan de notre Chemin et la pièce d'un réal son emblème. Telle était la revendication des sardinières : obtenir un salaire horaire de « pemp real », cinq réaux, c'est à dire un franc vingt-cinq (ancien franc bien sûr). L'usage dans les ports bretons était alors de compter dans l'unité monétaire espagnole et portugaise bien que le franc français fut la monnaie officielle depuis 1795. Une habitude issue probablement d'échanges économiques avec l'Espagne. Ce réal breton se matérialise dans la pièce française légale de vingt-cinq centimes, dite encore « pièce de cinq sous ». Ces fameuses « pièces à trou », sont connues des numismates comme les « centimes Lindauer », du nom de leur concepteur, le graveur Edmond-Émile Lindauer. Celles de 25 Cts ont été produites de 1913 à 1940 dans différents alliages et démonétisées en 1942. Les pemp real offerts aux participants sont d'authentiques pièces en cupronickel du millésime 1924 ou d'une année voisine, entre 1916 et 1937.

Chris Boissin



* réponse 0,0019 € hors inflation, mais qui représentent aujourd'hui quand même 1,57 € si on tient compte des 82179% d'inflation officiellement cumulée depuis 1924.

Petite Bibliographie Sardinière

UNE BELLE GRÈVE DE FEMMES



Les Penn Sardin, Anne Crignon, journaliste Douarnenez, hiver 1924. Dans les vingt conserveries de sardines, deux mille « filles d'usine » œuvrent nuit et jour. Elles sont là entre dix et quatorze heures d'affilée pour une paye minuscule. Le 21 novembre, un patron

refuse de recevoir des ouvrières exténuées. Les femmes de toutes les « fritures » descendent dans la rue. Le maire de la ville, un communiste, est à leurs côtés, et les marinspêcheurs – leurs maris – aussi.

Les Penn sardin auraient dû perdre. Après plus de six semaines à battre le pavé en sabots, elles ont pourtant gagné. Voici le récit de cette grève victorieuse.

ÉCOUTEZ GRONDER LEUR COLÈRE



Tiphaine Guéret, journaliste

Les héritières des Penn sardin Cent ans après, La grève des sardinières, on continue de travailler la sardine dans les zones industrielles de ce petit port finistérien. Face à la dureté du labeur, au manque de

considération, à la menace de l'automatisation, des solidarités se nouent et la lutte syndicale retrouve un peu de vigueur après plusieurs années d'apathie. Victorieuse, leur lutte est aujourd'hui un symbole des mobilisations ouvrières féminines. La mémoire des luttes n'a de sens qu'à condition de servir les combats d'aujourd'hui. Voilà ce que ce livre voudrait rappeler.

LE CHŒUR DES SARDINIÈRES

Pemp real a vo !



La lutte en BD par Léahb Touitou et Max Lewko : 1924, Mona est ouvrière dans l'une des usines de sardines de Douarnenez. Elle vit au rythme de la cloche et de l'arrivée des bateaux de pêche. Face à un quotidien de plus en plus difficile, son mari pense qu'il est temps que leur fille rejoigne aussi l'usine. Mais en novembre, une poignée de sardinières se soulève contre les conditions de travail et déclare la grève.

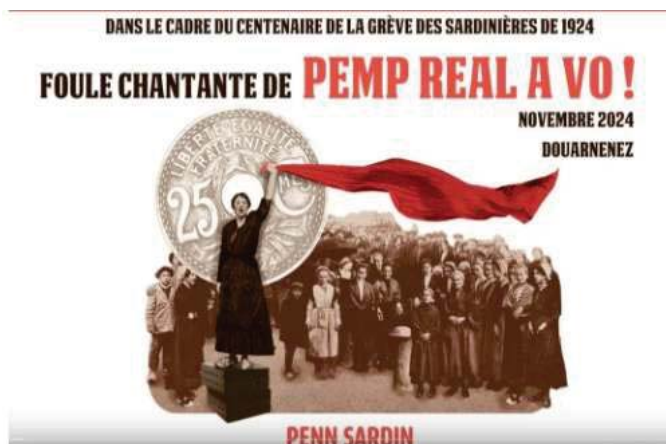


L'association "mémoire de la ville" publie cette revue dont le n°42

46 jours de grève est consacré aux grèves des penn sardin en 1924 à Douarnenez.

La présidente de l'association Arlette JULIEN dans son Édito présente la manière dont il a été conçu. La forme choisie est celle d'un drame social. Après un rappel de la période, une description des lieux, la présentation de l'action se déroule en une fresque en 5 actes. Cette revue est une mémoire vivante étayée par les témoignages des familles qui ont participé à cette grève

Dans le chœur des Douarnenistes



Patricia, Marie-Pierre et Françoise nous ont concocté sur quatre jours un Chemin de mémoire sociale dense et passionnant autour du centenaire de la grande grève qui avait paralysé l'activité en 1924. On parle souvent de « la grève des sardinières » mais nous apprendrons vite que c'est un peu réducteur, les pêcheurs s'étant joints aux ouvriers et ouvrières des conserveries. Toute l'économie de Douarnenez reposait alors sur la sardine et ce n'était pas la première crise depuis le début du siècle. Lorsque nous arrivons en 2024, les habitants sont depuis des semaines engagés dans la préparation de cette commémoration et nous avons le privilège d'en vivre le premier temps fort et de nous rendre compte à quel point le souvenir de cette lutte reste vivant dans le cœur des Douarnenistes.

Le samedi 23 novembre, une marée rouge et noire défile en scandant « Pemp real a vo ! »*



avant de se rassembler sur le port, le temps d'une photo symbolique. Les habitants rejouent la révolte qui a permis aux « ouvrières d'usines » d'obtenir de meilleures conditions de travail et un meilleur salaire.

Embarqués par Patricia, nous avons le privilège de nous glisser parmi la foule chantante (six-cents choristes de tous les âges) pour vivre l'événement de l'intérieur.



Sans préméditation vêtus de rouge et de noir comme les autres choristes, nous passons presque inaperçus pour entonner une dizaine de chansons faisant écho aux luttes sociales d'ici et d'ailleurs même si nous limitons prudemment notre participation aux titres qui figurent également dans le rituel carnet de chants préparé pour notre Chemin.



Chantal Bouguennec et Chris Boissin

Tout sur les sardines

Paroles de Gérard et Anne-Marie
sur l'air des Penn-Sardin



Refrain :
Écoutez l' bruit d' leurs godillots,
Voilà CMS qui s' radine.
Écoutez l' bruit d' leurs croquenots
Ils apprennent tout sur les sardines.

Nous voilà bien riches avec nos pemp real
On n' peut pas payer, nos pièces sont trouées. (bis)

Ça donne plutôt soif d'aller cheminer, (bis)
Manque 500 bistrots pour s' désaltérer.



Pêcher en Afrique, voyager léger,
Un peu d' beurre, un chien, et le tour est joué. (bis)



Pour une HLM v'nez à Douarnenez,
Avec vue sur mer ils sont bien placés. (bis)



Et sur les chaloupes la vie quelle histoire, (bis)
.Patates et sardines le midi, le soir



Coucher sur la paille pour rester en forme, (bis)
Les premiers mat'las à mémoire de forme.

L'Abri du marin concurrence les bars (bis)
Verre d'eucalyptus contre bon pinard.



Assistante sociale un métier d'av'nir, (bis)
Besoins du marin, il faut tout couvrir.



Merci Patricia, Françoise, Marie-Pierre, (bis)
Pour ce beau Chemin dans le Finistère.



DIEULEFIT TERRE DE FÉES



20ème siècle :

Les premières « fées », ainsi baptisées par Aragon : Marguerite (Soubeyran) et Catherine (Krafft), fondatrices (en 1929) et animatrices avec Simone (Monnier) de l'école de Beauvallon aux principes d'éducation nouvelle venus en droite ligne de l'Institut Jean-Jacques Rousseau à Genève.

Dieulefit dans la Drôme : sa rue du Bourg, ses Grands Magasins, immémorial « marchand de choses », sa devise en haut-provençal « Lou temps passa, passo lou ben », sa terrasse ombragée de platanes devant le bar « Chez Plèche » où trône une mobylette de 1977, orgueil de son propriétaire qui en détaille aux passantes curieuses et connaisseuses (n'est-ce pas Patricia ?), les flancs blancs et les autocollants d'époque.



A l'ombre des platanes

Dieulefit, terre aussi de potiers, comme ateliers, boutiques et musée le proclament fièrement.



Une boutique de potier

Pour nous, Dieulefit, c'est d'abord l'école de Beauvallon, une grosse maison nichée dans la verdure, à un jet de pierre du village au bout d'une petite route de campagne. Une roulotte garée dans l'herbe accueille les arrivantes et arrivants, des sculptures et balançoires parsèment le jardin, les escaliers craquent, les portes grincent, les douches sont spartiates, mais si on patiente assez, l'eau est bien chaude. Et des fenêtres de la façade, la vue est magnifique sur les montagnettes environnantes. Par un coup de baguette magique de nos organisatrices, c'est là que nous logeons, et nous imprégnons de l'esprit des trois « fées de Beauvallon ».

Il fallait certes qu'elles fussent un peu fées pour mener à bien ce projet, traçant elles-mêmes les murs à la boussole et à la ficelle après avoir pensé le lieu comme une vraie maison à échelle familiale. Elles ont traversé l'Occupation et les difficultés financières avec



La "Petite maison" et le potager

un enthousiasme sans faille et une foi indestructible dans leur entreprise d'accueil pour ces enfants en difficulté, parfois persécutés. Sans oublier quelques maquisards, peintres et autres écrivains soutenus contre vents, marées et autres dangers plus immédiats. Marguerite déplaçait des montagnes, Catherine veillait en fée du logis, et Simone dispensait ses talents artistiques pour l'éveil de toutes et tous. L'école de Beauvallon a perdu ses fées, mais leur esprit plane toujours dans les murs maintenant un peu vieillots qu'elles ont édifiés. Et les enfants sont toujours là, toujours en difficulté, toujours accueillis.

21ème siècle : Les nouvelles fées

Des fées, nous en avons rencontré beaucoup pendant notre séjour... Des fées d'aujourd'hui, chacune à leur manière. Qu'on se le dise, car c'est remarquable : à une exception près, toutes nos intervenantes sont des femmes, femmes de conviction, femmes animées par une passion.

Aline la guide c'est la passion du territoire ;



elle nous a guidés dans les ruelles (ici nommées « viols ») de la « vialle » (la ville médiévale) de Dieulefit, entre remparts, lavoir et atelier de serrurerie classé monument historique, puis nous a emmenés dans les herbes folles jusqu'à la cabane prêtée au peintre Willy Eisenschitz par Marguerite. Elle parle « à sauts et gambades », Aline, et c'est bien plaisant de la suivre dans les méandres de sa pensée qui saute du nom d'un poète à l'évocation de Jeanne Barnier la Juste, faussaire à tour de bras pendant les années noires de la guerre, ou d'Henri-Pierre Roché (oui oui, l'auteur de Jules et Jim) en professeur d'éducation physique tendance hébertiste pour le plus bel épanouissement des enfants de Beauvallon.

Muriel, la petite-fille c'est la passion de



la transmission. Quelle conteuse ! Qui nous a tenus en haleine trois heures de rang, approfondissant avec rigueur et empathie le portrait de sa grand-mère Marguerite, dont elle écrit actuellement la biographie grâce à un trésor de lettres de famille et à de très expressifs souvenirs personnels. Elle a su aussi dessiner pour nous les figures de Catherine et Simone, moins solaires sans doute, mais tout aussi essentielles au projet et à la vie de l'école. Leurs descendants veillent au maintien de la flamme, qu'on se le dise ! Assis sur le muret à l'ombre des marronniers plantés par son père, ou à sa suite dans la salle des adultes et les chambres autrefois occupées par les directrices, nous avons bu ses paroles. On a hâte de lire le résultat de son travail de mémoire !

Chloé, l'hôtesse des réfugiés,



une héritière en droite ligne de Marguerite, capable tout comme celle-ci de soulever des montagnes et de fédérer des énergies. Elle a participé à la fondation et assure désormais la direction de l'association Passerelles d'accueil aux migrants, et elle nous l'a présentée avec une énergie lumineuse qui a emporté son auditoire. Actions, festival, rayonnement, tout est ici pensé en équipe, car le projet est bel et bien d'accueillir sans autre condition qu'un besoin urgent une quinzaine de personnes sans abri. Suspense : l'argent nécessaire à l'achat de la maison (déjà trouvée, c'était chez Lucette) sera-t-il réuni le jour de la signature, prévue pour bientôt ? On n'en doute pas... et CMS apporte sa petite pierre à l'édifice, avec enthousiasme.

Caroline et la sécurité sociale alimentaire,

c'est la passion de l'entreprise, bien visible



dans son parcours qui se politise peu à peu, dans tous les secteurs de l'agro-alimentaire, de la production de framboises à l'ouverture d'un restaurant bio et végétarien, en passant par un petit tour aux abattoirs et dans la distribution de proximité. Depuis quelques années, elle participe à la mise au point d'un projet de sécurité sociale de l'alimentation. Sa conférence gesticulée et musicale (elle chante très très bien) met en scène la complexité du système et les pistes d'une alternative. À suivre !

Julie, "notre" super cuisinière,



la passion de la gourmandise ! Elle le dit elle-même, et nous en avons la preuve par la bonne cuisine qu'elle nous a proposée. Pâtes (beaucoup...) en salade ou en lasagnes, bœuf bourguignon, araignée de porc et son écrasée de pommes de terre, les menus sont



à la hauteur de notre appétit, et je n'aurai garde d'omettre les bananes flambées, le crumble pommes-speculoos ou le tiramisu

citron de très bon aloi. Elle cuisine en musique, elle chante très bien, mais Julie, c'est aussi une paysanne-boulangère au parcours de militante chevronnée, une féministe capable de convertir une assemblée d'agriculteurs quinquagénaires à la nécessité de l'écriture inclusive. Il fallait le faire !

Michel l'exception masculine au milieu de toutes ces femmes... Lui, c'est la passion des vieilles pierres. Malgré le froid qui régnait dans la vieille église romane de Combs, nous avons suivi sans faiblir (pour la plupart...) son



récit de la vie du lieu, et grâce à lui entrevu l'âme médiévale et le symbolisme chrétien qui guidait les constructeurs d'antan. Dans le cimetière voisin baigné de soleil et de vent (on y passerait bien son éternité), la

tombe de Simone Monnier nous a offert un joli moment de jardinage, quand Olga et Marie-Pierre ont entrepris avec cuiller et fourchette de pique-nique la plantation du pot d'œillets déposé en hommage à cette Juste un peu trop éloignée des attentions médiatiques.

Je ne voudrais pas oublier
les deux charmantes dames



(dont je n'ai pas retenu les prénoms), qui nous ont accueillis dans le temple réformé du Poët-Laval transformé en musée des huguenots. Elles ne se prennent sûrement

pas pour des fées, la magie n'est pas leur fort, pour sûr, mais leurs propos nous ont éclairés sur l'histoire et les principes de la religion protestante, tolérance, simplicité et modestie, vertus apparemment bien pratiquées par les croyants du lieu. Quelques objets vénérables et touchants rappellent la dure époque de la révocation de l'Édit de Nantes : minuscule bible de chignon, ou gros volume noirci par les années passées caché sous un tas de fumier.

Les passants qui flânent le long du Jabron, vers La Quincaille ou le bar musical ne se posent pas de questions : le charmant village de Dieulefit est terre de potiers. Pour ma part, après les quelques jours que nous y avons passés, et les rencontres racontées ci-dessus, je suis convaincue que c'est plutôt terre de fées. Ne dit-on pas que les poètes ont toujours raison ? Et Aragon aurait ajouté que la femme est l'avenir de l'homme... Alors : Dieulefit, terre de femmes, terre de fées. Auxquelles il convient, ça va de soi, d'ajouter les deux organisatrices de ce Chemin, Marie-Reine et Sylvie, sans qui... Ne seraient-elles pas un brin fées, elles aussi ? Va savoir !



Chantal Péroche

LIBRES ENFANTS DE ... BEAUVALLON

Un petit clin d'oeil
à ceux de Summerhill* ...

et surtout pour dire que c'est bien un esprit de liberté, et une pédagogie très innovante pour son époque, que nous avons découverte ici.

Donner la parole aux enfants à tous les moments de leur vie collective et partagée, afin qu'ils se sentent entendus, concernés, aptes et doués, et prennent ainsi goût aux responsabilités : beau programme non ?

De 1929, où Marguerite Soubeyran crée de toutes pièces cette école, rejointe par Catherine Krafft puis Simone Monnier, jusqu'à aujourd'hui où l'ITEP ** accueille des enfants et jeunes adultes aux difficultés multiples, c'est une belle continuité dans les convictions éducatives, et un engagement des professionnels que les difficultés de prise en charge ne semblent pas décourager.

Le responsable éducatif de l'ITEP ** que nous avons brièvement entendu aux côtés de Muriel Reid-Soubeyran, petite fille de Marguerite, témoigne d'une approche où jonglent ensemble plusieurs compétences, au plus près des besoins des enfants, même si le contexte aujourd'hui est bien différent.



Quelque chose de fort semble s'être transmis depuis l'ouverture de Beauvallon.

Vous en connaissez beaucoup des institutions où d'anciens élèves devenus adultes reviennent, parfois longtemps après, montrer les lieux (et leurs souvenirs...) à leurs familles ?

C'est une des belles séquences du documentaire « Une école, une vie » tourné en 71 par un ancien élève, José Varela.

Mais aussi pour nous, au cours d'un après-midi sur place, la visite entraperçue d'un vieux monsieur venu avec sa famille, accompagné du Président de « l'Association des amis de Beauvallon ». Cet homme, petit enfant juif qui avait 3/4 ans en 43 fut recueilli et protégé à l'Ecole, comme d'autres avec lui.

Les intervenants de l'ITEP nous relatent que chaque année une dizaine d'anciens font un « pèlerinage » comme celui-ci.

* SUMMERHILL

Ecole autogérée fondée en 1921 par le psychanalyste A.S.Neill près de Londres. Critique de l'école traditionnelle et d'un système social qui forme des enfants « manipulés et dociles » il prône une autre approche éducative, laissant une très libre approche dans l'éducation des enfants. Le livre « Libres enfants de Summerhill » est publié en 1970 aux éditions Maspéro, 10 ans après sa 1ère édition à New-York.

Un chemin pas tout à fait
comme les autres...

Le plus beau « cadeau » à mes yeux dans ce Chemin fut de passer notre semaine au sein de ces lieux de Beauvallon. Ils ont été certes rénovés au fil des décennies, mais les boiseries, la porte d'entrée, sont celles des premiers temps. La répartition des pièces est restée préservée, ainsi que les salles à manger voulues petit format par les initiatrices pour demeurer « familiales », et les chambres de 1 à 3 enfants maxi, jouxtant celles des adultes.



Nous avons pris nos repas et dormi là même où tous vivaient, nous avons circulé dans les couloirs et admiré les murs peints de leurs fresques, lu les comptes rendus affichés de leurs Assemblées Générales hebdomadaires, délibératives et décisionnelles, et intitulées leur Parlement.

Un passé pour nous donc très présent.

C'est bien sûr un « lieu de mémoire », mais avant tout un lieu vivant, dont nous respirions l'air et entendions les résonnances, comme celle de la cloche qui rassemblait tout le monde, adultes et enfants, plusieurs fois par jour.

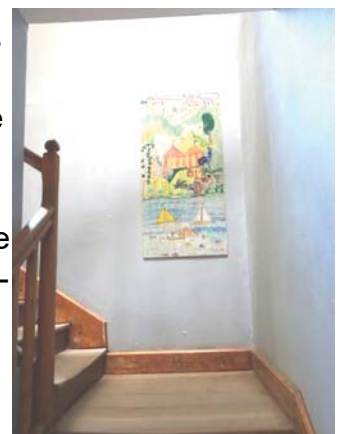
Car dehors, dans l'immense parc, d'autres petits lieux avaient été bâtis, souvent sur proposition des enfants eux-mêmes. Ils permettaient d'y expérimenter des savoir-faire, qu'ils soient techniques, artisanaux ou artistiques, de s'essayer, avec ou sans aide, de réussir aussi ...



Des inventions à tous les étages

Difficile de résumer tous les « outils » pédagogiques que les initiatrices de l'Ecole ont inventés, riches des recherches de l'Institut Jean-Jacques Rousseau *** à Genève et du mouvement de l'Education Nouvelle ***.

Beauvallon, ce fut dès ses débuts, la volonté de créer un « milieu de vie », à la fois îlot de sécurité affective, terrain d'apprentissage de la vie collective où chacun(e) a sa voix, et peut prendre des risques, parce que les adultes ont confiance.



Marguerite Soubeyran, Catherine Krafft et Simone Monnier ont assuré ainsi un solide support éducatif, en engageant pleinement leurs personnes dans cette aventure. Leur curiosité passionnée s'avérait contagieuse et suscitait chez leurs élèves pensionnaires l'envie d'explorer par eux-mêmes.



*** L'EDUCATION NOUVELLE

Un courant pédagogique apparu vers la fin du XIXe siècle dans le sillage de l'Education libertaire, puis qui a essaimé sous différentes formes au niveau international au début du XXe.

De multiples expérimentations se sont épanouies, comme la Casa dei Bambini en Italie, Decroly en Belgique, l'orphelinat de Janusz Korczak à Varsovie...

En Suisse Edouard Claparède, médecin-psychologue, crée en 1912 à Genève l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Les cursus concernent les Sciences de l'Education. C'est là que viendra étudier Marguerite Soubeyran.

Plus tard, après la seconde guerre mondiale, et malgré les conflits liés à la guerre froide, d'autres pédagogues comme Célestin Freinet continueront à soutenir ces méthodes. Elles se développeront dans les années 60, inspirées des recherches en Sciences Humaines.

L'Education Nouvelle se veut avant tout éducation à la paix, apprentissage de la vie sociale et de la démocratie. C'est une éducation des savoirs ET des pratiques, où l'on apprend à se gouverner seul.

L'apprentissage, loin d'être une accumulation de connaissances, se veut en faveur d'un progrès global de la personne.

Cette pédagogie a été expérimentée volontairement dans des lieux où les enfants vivaient en permanence, en y instaurant aussi la mixité.

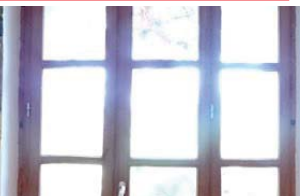
Nous avons su par Muriel, la petite fille de Marguerite, que leur règle d'or se formulait ainsi « Ne rien faire dans l'Ecole que les enfants ne sachent pas pourquoi nous voulons le faire ».



Nous découvrirons aussi la belle place consacrée à la vie en plein-air et sportive, en toute liberté des corps et mixité ! Et la joie, et les fêtes étaient au rendez-vous !

En toile de fond ...

Cet intérêt passionné et très « ouvert » pour l'accompagnement des enfants et leur devenir s'est installé sur un terrain fertile, une vive culture de l'hospitalité présente depuis toujours dans cette région où le protestantisme a montré sans doute ce qu'il avait de meilleur, et dont Marguerite Soubeyran était héritière par son histoire et valeurs familiales. Elle était imprégnée de ce sens de l'accueil, et d'un refus des discriminations, violences et autoritarismes qui se traduisit plus tard dans des actes concrets de soutien aux résistants du maquis voisin,





Dans cette belle alchimie de Beauvallon, les personnalités ont été déterminantes et ressortent dans leur force et leur rayonnement.

Marguerite au tempérament de découvreuse, de défricheuse, est allée chercher des voies d'accomplissement ailleurs que là où ses premiers pas de soignante l'orientaient.

Créer, initier, construire, voilà où elle montrait son audace et toute son envergure. Elle était tout autant déterminée et combative pour convaincre et remporter des victoires, comme pour éviter la déportation à trois enfants de l'Ecole raflés en 42.

C'est une co-crédation indéfectible que Catherine Krafft et Simone Monnier ont offerte pour l'équilibre de ce lieu où leurs talents personnels sont venus s'allier en complémentarité avec ceux de Marguerite Soubeyran.

Nous avons ainsi approché une de ces aventures exemplaires qui invitent à monter d'un cran dans nos propres espoirs et à croire un peu plus à leurs possibles mises en œuvre.



**** Les ITEP** **Instituts Thérapeutiques Educatifs et Pédagogiques**

Ces établissements accueillent des enfants, adolescents et jeunes adultes ayant des difficultés de socialisation et d'accès aux apprentissages, dans une démarche d'inclusion sociale et scolaire.

Leur dispositif intégré suppose la construction de partenariats avec de nombreux partenaires extérieurs, comme la pédo-psychiatrie, l'Education Nationale, l'ASE, etc... et considère les parents comme des interlocuteurs essentiels.

Celui de Beauvallon, agréé par l'ARS et l'ASE de la Drôme, accueille avec son équipe pluri-disciplinaire d'une centaine de salariés, 150/160 enfants selon différentes modalités, mais la majorité en internat.

Martine Thomas-Rousset



LE NOM SUR LE MUR

Vendredi 2 mai, temps libre dans le programme de notre Chemin Dieulefitois. Nous avons eu envie (Cécile, Chris et Chantal) de découvrir le village décrit par Hervé Le Tellier dans son livre *Le Nom sur le mur*, et en particulier le graffiti sur sa maison qui en est à l'origine. C'est à trois kilomètres à vol d'oiseau de Beauvallon.

L'auteur situe l'histoire dans un hameau de la Drôme, près de Dieulefit, La Paillette, commune de Montjoux. Il y achète une maison et découvre un nom gravé sur un mur de la bâtisse: André Chaix. Cela le conduit à mener une enquête sur cet homme qui fut résistant avant d'être abattu par les nazis à l'âge de 20 ans, le 23 août 1944.

À notre tour de mener l'enquête pour trouver la maison d'Hervé Le Tellier, et voir si le mur porte encore ce nom avec « une grande minuscule pour le R d'André ».

Chris a retracé en images les étapes de notre balade ...

Quelques minutes suffisent pour nous rendre à La Paillette, Montjoux



Nous nous sommes arrêtés sur la petite place du village, à côté de la boulangerie. Au monument « à la mémoire des enfants de Montjoux morts pour la France » nous avons salué la plaque d'André Chaix (23 mai 1924 - 23 août 1944).



On a retrouvé la petite cour de l'ancien relais de poste, au bord de la route avec son grand platane



Glissé le regard entre les barreaux du portail pour chercher le graffiti
Le nom sur le mur de l'ancien atelier de céramique est toujours là au-dessus du poêle



Une plaque sur le mur de l'ancienne mairie évoque le maquis de la Lance (c'est le nom de la montagne voisine). Sans doute est-ce le maquis évoqué plusieurs fois à Dieulefit. En 1994, un «chemin des maquisards» devait passer par La Paillette. L'histoire de ce maquis pourrait nous donner envie de revenir dans le coin.

Cécile Arcadias,

Chantal Bouguennec

Chris Boissin

Hymne à Dieulefit -2025

Parodie de L'Hymne à Diouloufet de Eugène Autric, 1872

Paroles Gérard Diguët et AnneMarie Kervinio sur l'air du Chant du Bivouac de Eugène Ketterer, 1864

Diouloufet villo charmanto
CMS est réuni (bis)
Escouto l'hymno que chanto
Le refrain de toun païs



En l'église Saint Roch

Diouloufet joli séjour
Dau travail e de l'amour
Recevez sur ce p'tit chant
L'hommage des participants
Diouloufet joli séjour
Dau travail et de l'amour
Vous avez t'nu vraiment haut
lou flambéou
MarieReine, et Sylvie, c'est
tout beau

Tout au long de ta viale
C'est vraiment un vrai régal (bis)
Montées, pavés et escaliers
Faut la forme pour t' visiter

Sur le chemin des artistes
On résiste bien à la pluie (bis)
À la tête de l'art, belle liste
Solidarité, la vie

[Refrain]

Au mémorial camarade
C'est la Résistance qui vit (bis)
Tous ces visages qui nous r'gardent
On se sent vraiment petit

Une femme fort' notr' Marguerite
Bien en avance sur son temps (bis)
Y a une passion qui l'habite
C'est celle de l'environn'ment

[Refrain]



source : livret d'accueil de l'Ecole de Beauvallon

Beauvallon ses grands espaces
Ses cabanes, son Rigodon (bis)
Pédagogie c'est la classe
Pour soigner les p'tits mignons

Belle église sur la colline
Arcs romans et belles voûtes (bis)
Mais la nef est bien trop courte
Si freschei vers lou matin

[Refrain]

Les murs sont bien inutiles

Grâc' à Chloé et Passerelles (bis)
On peut prendr' cette ritournelle :
« Ce s'ra bien, ce s'ra chouette,
Quand ils feront la fête...
Chez Lucette. »

SSA que du bonheur
Du bio, du bon accessible (bis)
Un autre monde est possible
Du producteur aux mangeurs

[Refrain]

Devant le Mémorial de la Résistance civile



Gérard Diguët
Anne-Marie Kervinio

20 ans sur une seule page ! Est-ce possible ?

